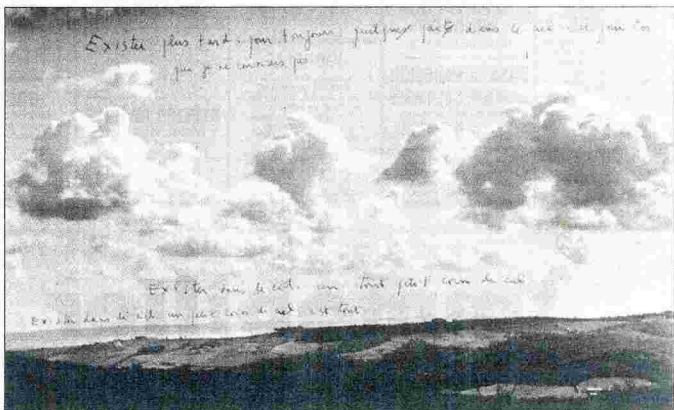


PHOTOGRAPHIE *Exposition à la Maison européenne*



Nuages, ces merveilleux nuages et, qui strie le ciel et y flotte comme bannières au vent, des mots, des phrases, un supplément de sens. (Photo François-Marie Banier.)

Banier, les épiphanies

Il peut être là très tôt. Curieux des premiers regards, aimant, dans la conversation, l'entame. Ce qu'on laisse suspendu. Ces mots si impuissants à dire les images, si peu dociles lorsqu'il s'agit de tenter de corner une émotion. Qu'est-ce qu'on voit ? Devant la Maison européenne de la photographie, rue de Fourcy, ce jour-là, il y a un jeune homme qui photographie un lambeau d'affichette collée sur un réverbère. Ça l'amuse. « *Qu'a-t-il vu ?* », se demande-t-il à voix haute lui qui a toujours préféré le grain des êtres aux combinaisons hasardeuses de ce qui pourrait être une certaine poésie urbaine. Cela ne lui suffit pas. François-Marie Banier a toujours préféré de plus larges horizons. Le monde et les âmes, c'est tout un pour l'écrivain voyageur, photographe, peintre, l'enfant des ruptures et des vagabondages, l'éternel anxieux qui tente de retenir l'improbable en ne déléguant qu'à ceux dont il sait le talent, la profondeur, la sensibilité. Ainsi de l'accrochage très heureux de cette exposition (voir nos éditions des 29 mars et 5 avril) qui doit sa lumineuse éloquence à Martin d'Orgeval,

œil sûr et confondantes intuitions : il a su laisser champ libre aux fils que l'on tend de telle photographie à telle autre, de tel visage à tel paysage, de tels équilibres du noir et blanc aux insistances de la couleur ou du mot qui peu à peu, dans cette œuvre, sont venus recouvrir les apparences premières.

Dans un texte dense qui ouvre le beau livre publié à l'occasion de l'exposition, Patrick Roegiers analyse tout un chemin (« Le roman photographique de François-Marie Banier ») et oppose avec sagacité « l'objectivité placide de la photo en noir et blanc » aux « gestes énergiques » que suppose « l'acte de peindre ». Banier l'exprime autrement en une jolie formule : « *La vie se réajuste* », une manière de dire l'emprise du rêve, l'empire des rêves. Parfois des aphorismes. « *J'y vais !* », dit-il sans emphase. « *J'y vais avec le désir de changer la forme du présent et d'enlever à la photo son statut d'objet qui a raison.* »

Il remonte le temps. Par l'écriture et la couleur – jusqu'aux noirs les plus opaques par-dessus ceux des photographies, il ne

cherche pas à donner une pulsation particulière à de planes surfaces. Ses tirages sont toujours d'une qualité exceptionnelle, garantie des profondeurs, des volumes, d'une harmonieuse dynamique. Ils se suffisent. Ils sont saturés de sens.

Ce qui vient en plus, qu'est-ce donc ? L'archaïsme d'un geste. Il l'avoue, parfois il point de la main gauche, comme réinventant la syntaxe élémentaire qui l'arrime à un passé qui excède de loin nos pauvres mémoires. Gestes des premiers temps, gestes des grottes obscures où dansent sous les flammes les signes qui disent la magie du monde. Loin, on est très loin, de ce que l'on croit apercevoir au premier regard. Des noms, des dates. Peut-être. Mais qui ne sont là que pour redire que la vraie vie est ailleurs, très loin en amont... A. H.

Maison européenne de la photographie, 5-7, rue de Fourcy, 75004 Paris. Jusqu'au 15 juin. Livre-catalogue publié à l'occasion de l'exposition par Gallimard (344 pages, noir et blanc, 45 € le volume broché ou 55 € en version reliée) avec le concours de L'Oréal.